

## **Paris – Quartiers allemands**

Mareike König

Jenny Schaumann n'a que vingt-deux ans lorsqu'elle arrive à Paris en 1881. Elle vient occuper un poste de gouvernante dans une famille française qui possède un palais sur l'île Saint-Louis ainsi qu'une résidence à la campagne. Jenny doit enseigner l'allemand aux trois enfants. Originnaire du Holstein, elle se retrouve pour la première fois de sa vie dans une grande ville et malgré son mal du pays, elle s'enthousiasme dans ses lettres pour les curiosités et monuments de la capitale, dont elle décrit aussi l'ambiance, onze ans après la fin de la guerre de 1870/71).

### **Des jeunes Allemands à Paris**

Au tournant du XX<sup>e</sup> siècle, Paris fait rêver et attire des milliers de jeunes Allemandes à la recherche d'un emploi, de liberté et d'aventure. Elles travaillent comme bonnes d'enfants ou bonnes à tout faire dans les familles bourgeoises et nobles, la plupart du temps dans les quartiers aisés de l'ouest de la capitale. À cette époque-là, on chercherait en vain un « quartier allemand ».

En effet, lors de la guerre de 1870, les Allemands ont été expulsés de Paris. Ensuite, les jeunes hommes ont évité de s'y installer par peur d'être pris à partie. Les quelque 30 000 Allemands de la capitale sont donc peu visibles, vivant dans tous les quartiers.

Mais ils entretiennent une vie associative très active, se rencontrant pour chanter ou faire du théâtre ; ils se retrouvent aussi dans les églises ou les clubs de sport allemands comme l'association cycliste *Halbe Länge* ou au sein du club de football allemand créé en 1913, le *Deutscher Fußballverein*.

### **Travailleurs immigrés allemands à Paris au XIX<sup>e</sup> siècle**

La situation était très différente dans les décennies précédant la guerre de 1870. Il y avait une émigration allemande massive vers la capitale française. Vers 1840, y vivaient plus de 80 000 travailleuses et travailleurs non qualifiés, de compagnons, d'artisans et d'exilés politiques, écrivains et artistes.

Les Allemands qui cherchaient du travail venaient des régions frontalières telles que la Rhénanie, la Hesse, le pays de Bade et le Palatinat mais aussi de Prusse, de Bavière ou d'autres pays allemands. Ils font de Paris la troisième plus grande ville allemande après Berlin et Hambourg. La révolution de 1848/49 constitue un véritable tournant : de très nombreux Allemands retournent dans leur pays.

### **La Villette, une « petite Allemagne »**

Selon le milieu social, le domicile et le destin des émigrés allemands différaient fortement. La plus grande partie d'entre eux était constituée par les chiffonniers, les balayeurs de rue, les travailleurs de l'industrie ou du bâtiment. Ils gagnaient à peine de quoi vivre et logeaient dans les quartiers pauvres, en priorité dans le 5<sup>e</sup> arrondissement. À partir de la fin des années 1850, les travaux de rénovation de Paris confiés au baron Hausmann les repoussent en périphérie, vers le sud et le nord. De nombreux Allemands pauvres s'installent à La Villette, qui se trouve aujourd'hui dans le 19<sup>e</sup> arrondissement. Dans les années 1860, ce quartier était appelé la « petite Allemagne », il se situait entre l'église catholique allemande « Saint-Joseph des Allemands » et la « Christuskirche », église protestante allemande, jouxtée par une école primaire pour les filles et les garçons. Ces Allemands connaissaient la misère, étaient peu intégrés et souhaitaient retourner au pays dès qu'ils auraient économisé suffisamment.

## **Forte présence d'artisans et d'entrepreneurs allemands**

Le sort des artisans, marchands et entrepreneurs allemands était très différent et plus enviable. Ils étaient intégrés, apprenaient le français et adoptaient la nationalité française. Un recueil d'adresses des Allemands à Paris/Adressbuch der Deutschen in Paris von 1854 en comporte 4470. Parmi ces émigrés, on trouvait 290 femmes, essentiellement des couturières et des couseuses. Sur le plan de la ville, cela donne une forte densité sur la rive droite de la Seine, dans les 2<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup> et 9<sup>e</sup> arrondissements actuels.

En jetant un regard sur les métiers exercés par les Allemands, on constate une grande diversité : imprimeurs, boulangers, coiffeurs, facteurs de piano, dentistes, bottiers, marchands de vin et de tabac etc. Ce groupe-là ne restait pas replié sur lui-même, mais s'intégrait dans la géographie professionnelle de la capitale : menuisiers et fabricants de meubles dans le faubourg Saint-Antoine, tailleurs dans le Sentier.

Quand la Première Guerre mondiale éclate en août 1914, les Allemands connaissent le même sort que lors de la guerre précédente et sont expulsés - on les oblige à quitter Paris en 48 heures. Les écoles, les foyers et les églises sont fermés et, souvent, ne rouvrent pas après la guerre. La rupture est profonde. Au recensement de 1921, on ne dénombre que 1800 Allemands dans la capitale.

## **Une migration oubliée**

L'émigration allemande de masse vers Paris au XIX<sup>e</sup> siècle est aujourd'hui en grande partie oubliée. Son histoire est enfouie sous les événements ultérieurs. Quand on pense aux Allemands vivant à Paris, ce sont plutôt les exilés et la période de l'occupation de 1940 à 1944 auxquels on pense. Il n'empêche qu'après la Seconde Guerre mondiale, de jeunes Allemandes et Allemands viennent s'installer dans la capitale française. Actuellement, plus de 16 500 Allemands y vivent, dont 1700 étudiants. L'OFAJ et d'autres institutions promeuvent ces échanges entre nations. Sans doute très peu de filles au pair savent-elles qu'il y a plus de 150 ans des jeunes femmes comme Jenny Schaumann venaient déjà vivre et travailler à Paris.

## **Pour aller plus loin**

Julien, Elise, König, Mareike, *Rivalités et interdépendances, France et Allemagne 1870-1918*, Villeneuve d'Ascq, 2018.

König, Mareike (dir.), *Deutsche Handwerker, Arbeiter und Dienstmädchen in Paris. Eine vergessene Migration im 19. Jahrhundert*, Pariser Historische Studien, vol. 66, Munich, 2003.

## **Extrait d'une lettre de Jenny Schaumann du 1.5.1884 à son ancien employeur**

Ich habe mir mehrere Male den »Anti-Prussien« gekauft in letzterer Zeit, ein allerliebstes Blatt, wirklich, ich kann nicht anders als über das dumme Zeug lachen. Man schreibt jetzt unzählige Bücher über Deutschland, aus jeder Buchhandlung leuchten einem ein Dutzend *nouveautés sur l'Allemagne* hervor. Eins davon und ich glaube gerade das schrecklichste habe ich gelesen: »L'Allemagne amoureuse!«<sup>1</sup> Das ist ein Unsinn, da geht man gräßlich über uns her, besonders aber über die Sächsinen, es spielt in Dresden und deckt die schmutzigsten Geschichten auf, so daß es fast unlesbar ist, ich gestehe es hier gar nicht ein, es zu kennen. Es ist ein gewisser Cinot [gemeint ist wohl Tissot], der solche Bücher über Deutschland herausgibt, und mit welchem Heißhunger die Franzosen sie verschlingen beweist, die Tatsache, daß »L'Allemagne amoureuse« in drei Monaten nicht weniger als

---

<sup>1</sup> Victor TISSOT, *L'Allemagne amoureuse*, Paris 1884.

zwölf Auflagen gesehen hat. Ein Buch, was wirklich gerecht ist gegen die Deutschen ist das von einem Père Didon, der mehrere Jahre in Deutschland gewesen ist, betitelt ist sein Werk: »Les Allemands«. Wird es auch in Deutschland gelesen?

**Le Temps, 23 avril 1889, p. 3, <https://www.retronews.fr/journal/le-temps/23-avril-1889/123/635109/3>**

La grande majorité de la colonie allemande se compose d'ouvriers raffineurs, terrassiers et balayeurs; les ébénistes, les cordonniers et les tailleurs sont en nombre si restreint qu'il n'y a pas lieu de s'y arrêter. Les sommeliers d'hôtel — dont nous reparlerons plus loin, à l'occasion de leur société — sont, eux aussi, en minime quantité. Le gros chiffre est fourni par les ouvriers qui proviennent surtout de la Hesse, du Palatinat et, en général, de toute la région du Rhin.

Les Allemands originaires de la Hesse appartiennent en général à la religion protestante. De tout temps la Hesse, qui est un pays de peu de ressources, a envoyé en France et à Paris de nombreux ouvriers. Ce mouvement de migration, arrêté en 1870 par la guerre, a repris presque aussitôt après la signature de la paix. Les Hessois arrivent à Paris comme par tradition, se retrouvent au hasard, tous ensemble dans une même cour, où ils logent pêle-mêle. Il n'est pas rare de trouver, à la Villette surtout, des cours ainsi complètement habitées par cette misérable population, qui vit mal du maigre salaire gagné dans les raffineries et dans les travaux de terrassement. Leur nourriture ordinaire est la pomme de terre bouillie, dont ils font une consommation perpétuelle.

Au sud-est de Paris, au contraire, les ouvriers allemands proviennent du Palatinat. Ils y sont employés aux carrières, aux balayages, aux terrassements. On les rencontre non seulement à l'intérieur des fortifications dans les 5<sup>e</sup>, 6<sup>e</sup>, 13<sup>e</sup> et 14<sup>e</sup> arrondissements, mais aussi dans la banlieue, à Gentilly, à Vitry, à Ivry, à Arcueil, à Montrouge, etc. Ils sont presque tous catholiques. On sait d'ailleurs que depuis longtemps les habitants du Palatinat ont, comme ceux de la Hesse, coutume de venir à Paris. Durant de longues années leur pays a servi de frontière entre la France et l'Allemagne. Et même pendant quinze ans il a été, au commencement de ce siècle, annexé à la France. Il semble que ces faits aient donné en quelque sorte à cette population l'habitude de venir chercher son existence à Paris. Qu'ils arrivent d'ailleurs de la Hesse ou du Palatinat, ces ouvriers ne parlent que l'allemand. Vivant entre eux, il est rare qu'ils apprennent le français. Leurs enfants, au contraire, par les fréquentations du voisinage, savent très vite notre langue, si vite qu'ils oublient parfois la langue allemande et qu'il leur arrive de ne plus comprendre leurs parents.

Nous avons dit, au début de cette étude, qu'un des caractères de la colonie allemande était sa pauvreté. Un autre caractère, non moins évident, est son isolement. Les ouvriers, pas plus que les commerçants et que les employés ne se mêlent à la vie française qui les avoisine de toutes parts. Ils ont tous une existence à eux, qu'ils se sont faite dans un milieu où ils parlent leur langue. Leurs relations sont réduites à quelques amis, à quelques parents, qu'ils rencontrent plus ou moins souvent. Quelque-

« Nous avons dit, au début de cette étude, qu'un des caractères de la colonie allemande était sa pauvreté. Un autre caractère, non moins évident, est son isolement. Les ouvriers, pas plus que les commerçants et que les employés ne se mêlent à la vie française qui les avoisine de toutes parts. Ils ont tous une existence à eux, qu'ils se sont faite dans un milieu où ils parlent leur langue. Leurs relations sont réduites à quelques amis, à quelques parents, qu'ils rencontrent plus ou moins souvent. Quelque fois ils appartiennent à une des sociétés que nous examinerons plus tard. Mais ils restent toujours dans la grande cité parisienne, absolument isolés de tout contact avec la société française. »<sup>2</sup>

---

<sup>2</sup> Les colonies étrangères à Paris. La colonie allemande. Les commerçants. — les employés. — Les ouvriers, in: Le Temps, 23. April 1889, S. 3.

**Extrait de : Journal de Paris, 27.1.1906, p.1, Les artisans allemands en France, IXème conclusion**

Der Deutsche verschafft sich durch seine Fähigkeiten Achtung, die selbst diejenigen Franzosen entwaffnet, die unter ihren Landsleuten als Chauvinisten gelten. Zudem ist die Höflichkeit zu sehr die zweite Natur des Franzosen. So läßt sich denn die allgemeine Behauptung aufstellen, daß das Verhältnis zwischen den in Frankreich lebenden deutschsprechenden Arbeitern und ihren französischen Kameraden ein ganz vorzügliches ist. Das zeigt sich nicht nur bei ihrem privaten Verkehr untereinander, wobei hervorzuheben ist, daß die Zeitungen nie von irgendwelchen Streitigkeiten berichtet haben, sondern auch in den französischen Arbeiterorganisationen, den Syndikaten, wo man den Deutschen vollkommen gleiche Rechte gewährt, soweit dies mit dem Gesetze vereinbar ist. Nur durch den Unterschied der Sprache kann man von einer Scheidung reden, sonst sind die Bestrebungen und meist auch die Gesinnungen die gleichen. Es hat sich da während der langen Jahre, wo deutsche Arbeiter bereits nach Frankreich kommen, ganz im Stillen eine Annäherung vollzogen, an welcher die Diplomaten vollständig unschuldig sind.<sup>3</sup>

**Ludwig Bamberger, La colonie allemande, dans : Paris : reflet de son histoire, de son esprit et de sa vie, Berlin 1867, p. 99-154, ici p. 102.**

Beschreibung des Stadtteils um Gare du Nord und Gare de l'Est:

Hier, wo die Woge zuerst anprallt werden wir mit unbewaffnetem Auge den gewaltigen Niederschlag erkennen, den sie in kurzer Zeit gebildet hat; eine wahre Anschwemmung deutschen Erdreichs auf französischem Boden. Schon die Straße, die sich in der Achse der Rue Lafayette fortsetzt, gräbt den Namen der Route d'Allemagne und dem ganzen Viertel ringsumher sehen wir die Häuser mit deutschen Namen bedeckt. Gasthäuser, Hotels-garnis, Kaffeehäuser, Läden und Werkstätten sind von den Angehörigen dieser Nation in Anspruch genommen; aber vor allem beherbergt dieser Stadttheil ein deutsches Proletariat, von dem nur wenige Pariser und selbst wenige der dort lebenden Deutschen eine Ahnung haben.

[Note

[https://www.google.fr/books/edition/Paris/JQ5BAAAACAAJ?hl=de&gbpv=1&dq=Paris: +ein+Spiegelbild+seiner+Geschichte,+seines+Geistes+und+Lebens+ludwig+bamberger+deutsche+kolonie&pg=PA99&printsec=frontcover\]](https://www.google.fr/books/edition/Paris/JQ5BAAAACAAJ?hl=de&gbpv=1&dq=Paris:+ein+Spiegelbild+seiner+Geschichte,+seines+Geistes+und+Lebens+ludwig+bamberger+deutsche+kolonie&pg=PA99&printsec=frontcover)

---

<sup>3</sup> Journal de Paris, 27.1.1906, p.1, Les artisans allemands en France, IXème conclusion.

Im "Evangelischen Monatsblatt für Westfalen", herausgeb. v. Vorstände der Ravensbergischen Missions-Hilfsgesellschaft, 15. Jahrg. 1859 Seite 329 ff findet sich folgender Brief von Pastor v. Bodelschwingh an die erweckten Kreise Minden-Ravensbergs:

Von der deutschen Mission in Paris.

Theurer Herr Pastor! Durch Gottes Freundlichkeit ist mir die unerwartete Freude beschert, wieder einmal auf einige Tage meine liebe westfälische Heimat begrüßen zu dürfen. Familienverhältnisse haben mich hergerufen. Wie gerne möchte ich nun auch schnell zu Ihnen hinübereilen, um persönlich den lieben Freunden im Ravensberger Lande zu danken, für die reichliche und herzliche Teilnahme, die sie seit vorigem Jahre unserer Pariser Sache geschenkt haben. Allein meine Urlaubszeit ist zu kurz, es geht für diesmal nicht. - So will ich denn wenigstens der gedruckten Mitteilung, die ich Ihnen hiermit übersende, einige spezielle Nachrichten über das nun begonnene Werk hinzufügen, das in einem besonderen Sinne das Werk unserer westfälischen Freunde ist. Als ich nämlich im vorigen Jahre die Vorsteher unserer Mission bat, den armen deutschen Kindern im nördlichen Paris doch nun auch eine Schule aufzutun, da erinnerten sie mich, dass zu einem neuen Werke auch neue Beter und Geber gehören, da die bisher unternommenen und noch nicht vollendeten Werke an den verschiedenen anderen Punkten der Stadt darunter keinen Mangel leiden dürften, und so habe ich versprochen, den Herrn um neuen Segen zu bitten. Der Herr hat gar freundlich und auf eine unerwartete Weise meine Bitte erhört. - Denken Sie, unsere neue deutsche Schule in La Villette hat ganz reichlich unterhalten werden können durch die Gaben der neu bescherten Freunde in Westfalen, und dazu ist auch noch ein schöner Teil der Schuld für das kleine Schulhaus aus diesen Mitteln gedeckt worden, ja durch eine anderweitig gebotene Hand ist diese Schuld nun ganz getilgt. Der Herr sei gepriesen. - Aber damit ist nun freilich lange nicht alles getan, und ich bin unsern neuen Freunden auch neue Rechenschaft schuldig über das, was uns zu tun übrig bleibt.

Erlauben Sie mir, lieber Herr Pastor, dass ich Ihnen einfältig erzähle, wie es mit uns steht, sowohl in Bezug auf unsere äussere Lage, als auch unsere inneren traurigen und freudigen Erfahrungen des vergangenen Jahres. - Sie mögen davon zu weiterer Mitteilung benutzen, was Ihnen gut scheint.

Es geht im Missionswerke ja immer so, man kann nicht stille stehn nach eigenem Belieben, sondern wird von höherer Hand unwillkürlich zum Vorandringen genötigt. - Als wir im vorigen Herbst unser Holzhäuschen auf dem Hügel aufschlugen, ganz aufs Ungewisse hin, ob uns die Regierung nachträglich dulden würde oder nicht - wenn man in Paris erst lange fragt, so kommt man zu gar nichts - da mussten wir uns mit der bereitwilligen Zusicherung der Besitzer des Hügel (es ist eine Gesellschaft, der dort viel Land gehört) zufrieden geben, dass sie uns dort oben dulden würden um ein Geringes, bis sie den Hübel brauchen würden, und sie meinten selbst, darüber würden noch Jahre hingehen. - Als sie aber merkten, wie wir uns mit unserer Kinderschar da oben so wohl fühlten, schickten sie ihren Unterhändler und meldeten bald, dass sie da oben einen Tanzsaal, bald dass sie eine katholische Schule zu bauen gedächten, und machten uns grosse Forderungen, wenn wir bleiben wollten. - Ich nahm es als vom Herrn kommend, der so die Ungerechtigkeit dieser Leute benutzte, uns zur Entscheidung zu drängen, den Hügel Ihm und seinen Zwecken zu sichern, und so sind wir denn wirklich ganz seit kurzem über die Kaufsumme und die Bedingungen eins geworden. Die Besitzer sind noch ausserordentlich heruntergegangen mit ihren Forderungen. Der Hügel

liegt innerhalb der neuen Ringmauern von Paris, und von Neujahr ab innerhalb der eigentlichen Stadt. - Während man aber im Innern der Stadt für den Quadratmeter (- 1/15 Quadratrute preuss.) bis 600 Fr. bezahlt, zahlen wir nur etwas über 9 Fr. pro Quadratmeter, d.h. für 3600 Meter 33, 000 Fr. (oder etwa für 240 Quadratfuss 8,800 Thlr.). - Das scheint wohl in Deutschland auf dem Lande noch sehr viel, aber in Paris ist es s e h r, s e h r w e n i g. Wir brauchen auch die Kaufsumme nicht gleich zu bezahlen, sondern erst nach Ablauf von 4 Jahren, bis dahin zahlen wir jährlich 1000 Fr. Pacht, und auch nach dieser Zeit wird nicht gleich die Auszahlung des Kapitals, sondern nur die Verzinsung von 5 % gefordert. - Wir haben darum für die ersten 4 Jahre noch ein Pachtverhältnis eingegangen, weil in diesem Augenblick der gerichtliche Kauf grosse Schwierigkeiten gemacht hätte, und da unsere Missionsgesellschaft keine Corporationsrechte hat, und keine Grundstücke kaufen kann; unser Konsistorium aber, mit vielen Schulden überhäuft, bis jetzt noch nicht seinen Namen zu diesem neuen Ankauf hergeben will. Wir haben aber die Zusicherung, dass es dieses innerhalb der 4 Jahre tun wird, so dass dann der Kaufkontrakt ohne alle Schwierigkeiten und Kosten für uns zu Stande kommen kann. Wir sehen gleichwohl den Hügel jetzt schon als unser Eigentum an, als uns vom Herrn zuerkannt, und wir können ja auch nicht gut wieder rückwärts, da wir genötigt sind sofort weitere Bauten auf den Hügel zu stellen, und wir können dieses ja insofern nur getrost tun, da man uns nun nicht mehr nachträglich drücken kann, da die Kaufsumme feststeht. Freilich müssen wir beim Herrn fleissig anhalten, dass Er sich nun auch weiter zu uns bekennt, so dass wir nicht nur die 1000 Fr. Miete jährlich bezahlen können, sondern nach Ablauf der 4 Jahre schon ein kleines Kapital zur Abtragung der Kaufsumme beisammen haben. Und das ist nicht das einzige. Es gilt nun auch, dieses fortan dem Herrn gehörige Stück Land in Seinem Dienste treulich anzubauen und sorgfältig auszunutzen. Das erste, was wir tun müssen ist dieses, dass wir den Kindern einen grösseren Schulraum einräumen. Schon vor etlichen Monaten hatten sich auf dem Hügel gegen 70 gemeldet, während wir nur für 50 - 60 Platz haben. So werde ich denn mit dem Lehrer das Schulhaus, das uns bisher Obdach gewährt, verlassen, und nach dem vorherbedachten Plan durch Wegnehmen einer Holzwand das ganze Haus den Kindern einräumen. Dann werden etwa 100 Kinder Platz haben; das wird eine Zeitlang ausreichen, bis wir eine zweite Schule bauen müssen. Zur Lehrer- und Predigerwohnung denken wir nun sofort ein kleines Haus daneben zu bauen, das hoffentlich in wenigen Wochen beendet sein wird. Es würde ganz billig sein, wenn wir nicht doch auch an einige andere Bedürfnisse denken müssten, namentlich an eine Herberge für solche junge Leute aus Deutschland, die im letzten Stadium des Jammers zu uns getrieben werden, denen kann man keine grössere Wohltat erweisen, auch wenn es gegen ihren Willen wäre, als sie gleich bei sich aufnehmen, bis man Mittel und Wege gefunden, um sie aus dieser Höhle der Verführung und des Lasters fortzuschaffen. Wie oft habe ich bedauert, für solche Unglückliche nicht wenigstens ein Schlafplätzchen zu haben, und sie in ihre traurigen Schlupfwinkel zurückkehren sehen zu müssen. So werden wir nun auch hierfür 3 - 4000 Thlr. Schulden machen müssen.

Doch zu den Kindern zurück. Es reicht nicht aus, dass wir denselben einen neuen vergrösserten Raum in der Schule einräumen, es muss auch an Vermehrung der Kräfte zu ihrem Unterricht und ihrer Pflege gedacht werden. In Deutschland mag es gehen, dass ein Lehrer 100 Kinder unterrichtet, aber in Paris ist das zu viel bei solchen Kindern, die teilweise auf der Strasse auf gelesen werden, schon eine Lasterschule durchgemacht haben, und daher einer genauen Aufsicht, und eines beständigen Nachgehens bedürfen. Dazu ist ein Haufen recht sehr schmutziger, im Elend verkommener kleiner Kinder da, im Alter von 3 - 6 Jahren, die auch von der Strasse müssten, und die auch der leiblichen Pflege bedürfen. - Endlich wird auch ein Gesetz erfordern, dass die älteren Mädchen in den Schulen in Handarbeiten unterrichtet werden, deswegen habe ich bei unserm Komitee beantragt, unserm trefflichen Schullehrer zu erlauben, sich zu verheiraten. Seine Frau könnte ihm dann die Sorge für die kleinen und für die grösseren Mädchen abnehmen, und allein so können wir

auch die Hoffnung haben, dass man noch eine Zeitlang die Vereini- gung der Kna- ben und Mädchen gestatten wird, welche eigentlich gegen das Gesetz von Paris ist. Die Kom- itee hat ihre Einwilligung zu diesem Vorschlag gegeben und nun gilt es bloss den Herrn Bitten, dass er dem Lehrer eine solche Gehilfin zuführt, die wie er ihn kennt und auch keine liebere Arbeit weiss, als die Kleinen ihm zuzuführen.

Das sind nun die Sachen, die im Vordergrunde stehen, und deren Ausfüh- rung noch vor Ablauf dieses Jahres der Wunsch und zuversichtliche Hoffnung meines Herzens sind. Nicht unmöglich ist es, dass auch noch in diesem Jahre ein kleiner Anfang zu unserer gehofften deutschen Kolonie zu Stande käme. Es haben sich wirklich schon eine ganze Anzahl von Familien um der Kinder willen in die Nähe unseres Hügels zusammen gezogen, aber sie wohnen in elen- den, ungesunden, teuren Mietwohnungen, und es sind etliche treffliche, wahr- haft bekehrte Familien darunter, die sich gar zu gerne bei uns niederlassen möchten. Sie würden einen guten Kern unseres deutschen Christendörfchens bil- den. Ich denke wohl, dass der Herr einem der reichen Bankiers unserer Kir- che das Herz willig machen wird, das nötige Geld hierzu vorzustrecken, wel- ches sich auf das Leichteste verzinsen lässt. Nur gilt es noch, über den Raum des Hügels ins klare zu kommen, da der grössere Teil wohl zu den rein kirch- lichen Zwecken wird verwendet werden müssen. Die Hoffnung auf den Bau eines kleinen Kirchleins oben auf dem Hügel wird uns nun auch immer lebendiger. Wir sind von der nächsten Stätte, da Gottes Wort deutsch gepredigt wird, reich- lich 3/4 Stunden entfernt, und diese Entfernung macht vielen bei der gezwun- genen Sonntagsarbeit den Kirchenbesuch unmöglich. Etwa 1000 Gemeindegliedern in La Villette und Belleville würde hier ein passender Mittelpunkt der ~~deut- schen~~ ~~katholischen Missionen in Paris~~ sich befinden geboten sein. Ein lautes, öffent- liches Zeugnis des Evangeliums tut an dieser Stelle um so mehr not, da gerade hier der Mittelpunkt der deutsch-katholischen Mission in Paris sich befindet. Es wohnen in La Villette und namentlich in der Gegend unserer neuen Schule wohl gewiss an 10 000 Deutsche katholischer Konfession, aus den Rheinlanden, aus dem Elsass und vorzüglich aus Deutsch-Lothringen. Fünf deutsche Jesui- tenmissionen treiben hier ein eifriges Werk, haben eine deutsche Kirche und zwei deutsche Schulen mit etwa 400 Kindern, und die Zahl der Kinder, namentlich aus den gemischten Ehen, ist nicht klein, die durch unser zu spä- tes Erscheinen an dieser Stelle den katholischen Missionen in die Hände ge- fallen sind. Ebenso höre ich immer aufs neue von Leuten, die sich oder ihre Kinder, bei Gelegenheit der kirchlichen Trauung in der katholischen Kirche haben u m t a u f e n lassen. Das alles wird anders werden, wenn wir hier erst ein evangelisches Kirchlein haben, das vom Hügel herunter die Leute zu- sammenläutet. Es ist unglaublich, wie gross die Unwissenheit der Leute ist über das, was in anderen Teilen der grossen Stadt geschieht. Immer aufs neue bekomme ich zur Antwort von solchen der katholischen Kirche in die Hände ge- fallenen Leuten, sie hätten nicht gewusst, dass es eine evangelische deutsche Kirche in Paris gäbe. Uebrigens ist es jetzt schon hier anders geworden, wir haben eine ganze Anzahl von Kindern aus gemischten Ehen in unsern Schulen, und zwar nicht bloss die evangelisch, sondern auch die katholisch getauften Kinder. Eine ganze Menge von nur katholischen Kindern sind mir schon ange- tragen worden, die ihren Eltern unaufhörlich in den Ohren liegen, dass die gern in die Schule auf dem Hügel wollen. Ich habe sie bis jetzt noch zurück- weisen müssen, einmal aus Mangel an Raum, dann aber auch aus Vorsicht, da wir bis jetzt noch seitens der Obrigkeit Vorrechte geniessen, die wir nicht be- anspruchen können und uns fürchten müssen, dieselben zu verlieren, wenn wir sie vor der Zeit durch Aufnahme katholischer Kinder reizen. Wenn alle unsere Verhältnisse geordnet sein werden, dann dürfen wir auch katholischen Kinder mit vollem Recht und ohne Gefahr aufnehmen, da die Katholiken auch unsere Kinder nicht nur aufnehmen, sondern auch heranlocken.

Also ein Kirchlein ist es, das wir uns, sobald unsere Schule in Ord- nung ist, zunächst gerne vom Herrn erbitten möchten, und wir legen diesen Wunsch in aller Bescheidenheit, wie dem Herrn, so auch unseren Freunden schon

jetzt vor, hoffend, dass auch dieser Wunsch in nicht gar zu langer Zeit erfüllt werden könnte. - Wir sind in Paris an recht bescheidenen Versammlungsstätten gewohnt. Mit einer Summe von 2000 Thlr. könnten wir uns ein Kirchlein bauen, das alle unsere Wünsche und Bedürfnisse erfüllte.

Doch vergeben Sie mir, wider Willen habe ich Ihnen viel mehr und viel ausführlicher von unseren Hoffnungen gesprochen, als ich vorgehabt. Wenn das Herz voll ist, dann geht der Mund über; und Ihre uns erwiesene Freundlichkeit ist schuld daran, dass es sich so rückhaltslos aufgeschlossen hat. Sehen Sie nur zu, was Sie davon weitersagen können.

Nachdem ich bisher fast ausschliesslich von äusserlichen Dingen geredet habe, möchte ich doch gerne über den inneren Zustand unserer Schule noch etwas sagen. Da ich hier nur von Kindern zu erzählen habe, so erzähle ich auch für Kinder, vielleicht, dass sich im Ravensberger Lande auch unter den Kleinen Etliche finden, denen die Not der deutschen Kinder in Paris zu Herzen geht. Was aber den Kindern gilt, das gilt ja auch zugleich allen kindlichen Herzen.

Es ist ein bunter Haufe, der da des Morgens zwischen 8 und 9 Uhr unter den Bäumen durch die Treppe zu unserem Hügel hinangestiegen kommt, es sind Kinder aus vieler Herren Länder, aus Baden, Württemberg, Bayern, Hessen, Preussen, aus deutsch Elsass und Lothringen, aber doch meist alle mit blondem Haar, so dass man doch gleich sieht, es ist eine deutsche Kinderschar. Es sind mit wenigen Ausnahmen recht arme Leute Kinder, die sich zu unserer deutschen Schule einfinden, die darum ihren Eltern ausser der Schulzeit helfen müssen, das tägliche Brot zu verdienen. Eine grosse Anzahl arbeitet in den zahlreichen Schwefelholzfabriken dieser Vorstadt, in der sie schon vom 7. Jahre an Beschäftigung finden; das sind böse Orte, in denen die Kinder von früh an entsetzlich böse und unreine Dinge zu sehen und zu hören bekommen. Andere Kinder müssen schon in der Nacht hinaus mit ihrer Kiepe auf dem Rücken und Lumpen sammeln. Erst zwischen 8 u. 9 Uhr Morgens kommen sie heim, nehmen ein Stück Brot in die Hand und laufen der Schule zu. Noch andere, an den bleichen Gesichtern kenntlich, sitzen vom frühen Morgen bis tief in die Nacht hinein zu Hause in den ungesunden Wohnungen der Eltern und müssen da allerlei Fabrikarbeit machen, die ausserordentlich gering bezahlt wird, und nur bei der angestrengtesten Arbeit etwas einbringt. Freilich, die sich auf den Gassen mit den Gassenkindern herumzutreiben Zeit haben, haben es auch nicht gut. Etliche kommen anfangs so zerrissen und schmutzig daher, dass sie wiederholt müssen heimgeschickt werden, sich zu waschen, bis man sie neben die anderen Kinder setzen kann. Diese armen Kinder haben meist recht traurige Eltern, die nichts Gutes aus dem Vaterlande fortgetrieben hat. Sie haben daselbst im Gefängnis gegessen, oder es sind noch traurigere Ursachen. Doch sind auch etliche liebe, redliche Leute darunter, die der Hunger mit ihrem Häuflein Kinder in die Fremde getrieben, zu der Zeit, da die Kartoffeln bei uns missraten sind. - Wie die Geschichte der Eltern meist eine recht betrübliche ist, voller Elend und Sünde, so haben auch die armen Kinder meist eine traurige Jugendzeit hinter sich. Nur einige Beispiele verschiedener Art. Da kommen drei kleine Mädchen atemlos der Schule zugelaufen, einen kleinen Knaben mit sich schleppend. Es sind 4 Geschwister, die den Morgen seit 5 Uhr in einer Schwefelholzfabrik gearbeitet haben, und ein bestimmtes Mass Arbeit haben fertig schaffen müssen, nun fürchten sie sich, zu spät in die Schule zu kommen. Das älteste Kind darf nur die erste Stunde, die Religionsstunde, die übrigen nur bis Mittag in der Schule bleiben, dann müssen sie geradeswegs in die Fabrik zurück, wohin ihnen die Mutter das Essen trägt. - Es war im Sommer vorigen Jahres, da holte mich eine gottesfürchtige Frau in ihre Gemeinde ab, und führte mich in die Wohnung dieser Kinder. Ach, welch eine traurige Wohnung! Möbel sind keine in dem elenden Stübchen, ausser einem Tisch und einer Bank, die der Vater selbst aus einigen Brettern zusammenge nagelt hat. Ein Fenster ist auch nicht

zu sehen. Ein Brett ist aus der Tür herausgeschlagen, da muss Licht und Luft einströmen. Da wohnt nun Vater und Mutter mit 7 Kindern, denn ausser den 4 Schulkindern sind noch 4 kleine zu Hause, das Jüngste war damals eben geboren. Auf einem elenden Lager liegen die beiden ältesten Mädchen und der kleine Knabe todkrank darnieder. Die giftigen Dünste in der Fabrik haben ihnen eine Gehirnentzündung zugezogen, sie können nicht hören 5 Wochen lang, und jammernd unter unsäglichen Kopfschmerzen, die durch die Hitze in dem dumpfen Zimmer vermehrt werden. Der Vater hat lange keine Arbeit gehabt, und so herrscht noch dazu der bitterste Mangel, und doch ist dabei eine Reinlichkeit und Ordnung in dem elenden Stübchen, die eine deutsche Hausfrau erkennen lässt. Es ist eine Tagelöhnerfamilie aus der Pfalz, die der Hunger aus der Heimat getrieben hatte. Die alten Kinder sind in der Heimat schon in der Schule gewesen, haben aber alles wieder vergessen und gingen nun hier, wenn nicht Hilfe käme, einem sichern geistlichen und leiblichen Untergange in den bösen Fabriken entgegen. Ich habe oft an dem Bette der armen Kinder gesessen, habe mit ihnen gebetet, und sie sind wunderbarerweise wieder gesund geworden. Als wir unsere Lichter am Weihnachtsabend in dem neuen Schulhäuschen ansteckten, da glänzten ihre Gesichter mit am fröhlichsten, und sie sind von da ab treulich zur Schule gekommen, bis in den letzten Kriegsmonaten der Vater die Arbeit ganz verlor, da mussten sie wieder lange Zeit den ganzen Tag in die Fabrik, um die Hausmiete zu verdienen. Denn für jenen dunklen Winkel müssen sie noch 100 Fr. Miete jährlich bezahlen.

Auf der vordersten Schulbank, da wo die Unwissendsten sitzen, haben etliche Monate lang 4 Kinder gesessen, auch 4 Geschwister, 3 Knaben und ein Mädchen, mit deren Geschichte könnte ich ein ganzes Buch anfüllen. - Der Vater vom Odenwald gebürtig von protestantischen Eltern, ist mit dem 3. Jahr zu einer Kunstreiterbande gekommen, von seinem katholischen Herrn einmal unterwegs zum Abendmahl geführt, nimmt ein deutsches protestantisches Mädchen zur Frau, zieht mit ihr umher mit allerlei Künsten in Deutschland, Frankreich, Spanien, die Kinder werden unterwegs bald in katholischer, bald in protestantischer Kirche getauft; keines, es sind ihrer jetzt 6, der älteste Knabe 15 Jahre alt, ist je in eine Schule gekommen. - Diese Leute fand ich dies Frühjahr in einem grossen Lumpensammlerhaufen einer fernen Vorstadt, in einem schmutzigen Winkel, alle in Lumpen, der Vater an einem unheilbaren Rückenleiden auf dem Krankenlager, die Mutter mit einer Orgel in der Stadt umherziehend, die beiden Kleinsten oben auf der Orgel sitzend, die andern bettelnd umher. Sie verlangten Hilfe von mir. Ich sagte, die Kinder müssten zur Schule kommen, sonst könnte ich nichts für sie tun. Wirklich, nach wenigen Tagen kam die ganze Familie mit Sack und Pack am Fusse des Hügels an, mietete sich ein Stübchen, und die 4 ältesten Kinder erschienen von da ab jeden Vormittag in der Schule, lernten mit einem erfreulichen Eifer lesen, horchten gerne auf die schönen Geschichten von unserm Heilande, sangen unsere schönen Lieder und sprangen fröhlich mit den andern Kindern auf dem Hügel umher. Ach ach seit einigen Wochen sind sie wieder auf und davon gezogen. Ich kann nicht recht sagen warum. Der Vater ist eben ein unruhiger Gast, der das Umherziehen gewohnt ist und nicht lassen kann. Nun, Gott gibt vielleicht sein Gedeihen zu den Samenkörnlein, die in der kurzen Zeit haben in die Herzen dieser armen Kinder ausgeteilt werden können. Sie können wenigstens nun die Bibel lesen, haben eine mitgenommen, die der Vater ihnen wirklich auf <sup>eigenen</sup> Antrieb kaufte, und lesen gerne darin. Neulich umringten sie mich plötzlich auf der andern Seite der Stadt, erzählten mir, dass sie noch alle Abend beim Vater lesen und dass er ihnen versprochen habe, sie bald wieder zur Schule zu schicken. So könnte ich nun fortfahren und fast von jedem einzelnen Kinde eine Geschichte erzählen. Ich könnte von jenen beiden Klassen verhungert aussehender kleiner Mädchen erzählen, die mit ihrer Grossmutter den Morgen schon Lumpensammeln gezogen sind, die so oft heraufkommen in die Schule, ohne etwas gegessen zu haben - ihre Mutter ist eine Witwe, ist meist krank und kann nichts verdienen. O das ist eine lange, traurige Geschichte. Ich könnte von jenem Knaben erzählen, der mit so besonderer Aufmerksamkeit am Munde der Lehrer hängt, und wenn er nach Hause kommt, fast Wort für Wort

das Gehörte seiner Mutter wieder erzählen kann. Wir haben ihn aus dem Gefängnisse bekommen, und er hat schon zwölfmal auf der Präfektur gesessen. Die Präfektur ist das Polizeigericht, ein finsternes Gebäude auf der Seineinsel, darin werden alle Kinder gebracht, die ihren Eltern fortlaufen und sich nachts auf der Strasse herumtreiben. Eine grosse Schar der bösesten Knaben und Mädchen wird da täglich zusammengebracht und solange festgehalten, bis die Eltern sie abholen kommen. Kinder, die einmal unter jenem verworfenen Haufen etliche Tage und Nächte im Gefängnis zusammen verbracht haben, die haben sicherlich entsetzliche böse Dinge zu sehen und zu hören bekommen. Und das ist schrecklich, dass Kinder, die einmal dahin gebracht waren, eine verborgene Lust bekommen, aufs neue dahin gebracht zu werden. So hat also jener Knabe schon zwölfmal dort gesessen, wiewohl er erst zehn Jahre alt ist, und seine Schwester wenigstens achtmal, und doch sind es beide in der Schule liebe Kinder, die gern lernen, bis jener unwiderstehliche Zug zum Davonlaufen sie wieder überfällt. Sie stehen offenbar in einem heissen Kampf zwischen Licht und Finsternis. Satan mag sie nicht fortlassen, aber wir hoffen, dass Jesus<sup>us</sup> ihr Heiland, doch endlich den Sieg in ihnen davonträgt. Die Versuchung zum Davonlaufen sind nun auch in Paris unendlich zahlreich und mächtiger als in Deutschland. Wie sind nicht auch für unsere deutschen Kinder die Jahrmärkte, Schützenfest etc. so verlockend, die Schule einmal zu versäumen und sich zwischen den Buden der Seiltänzer und Kunstreiter etc. herumzutreiben. Nun in diesen bösen Vorstädten von Paris, da hören solche Feste und Märkte den ganzen Sommer über nimmer auf. Und ein armes Kind, das zur Schule gehen soll, hat auf seinem Wege unablässig solche Orte der Verführung zu passieren, denen viele nicht widerstehen können. Dazu kommt, dass, wenn ein Kind wegläuft und sich nicht nach Hause traut, es ganzwohl ohne seine Eltern eine Zeitlang leben kann, wenigstens im Sommer. Die Fabrikherren, welche Kinder beschäftigen, sind so gewissenlos, dass sie jedes beliebige Kind ohne weiteres bei sich aufnehmen und ihm täglich seinen Lohn auszahlen, unbekümmert, ob die Eltern etwas davon wissen oder nicht. So waren neulich zwei Knaben aus unserer Schule zuerst auf die Fete, d. i. der Jahrmarkt, gelaufen, hatten sich nicht nach Hause getraut, weil sie die Schule versäumt hatten, und nun 8 Tage lang in einer Fabrik der Vorstadt ihr Brot verdienten, in den Feldern die Nacht zubringend, bis sie von den Eltern entdeckt worden. Gehen nun Kinder deutscher Eltern gar in französische Schulen, deren Lehrer sich gar nicht mit den Eltern verständigen können, so dass die Kinder selbst die Dolmetscher zwischen Eltern und Lehrer sind, da betrügen sie beide Teile oft monatelang. Auf diese Weise sind schon viele Kinder in Paris völlig zu Grunde gegangen. Darum müssen wir auch in Paris eine überaus strenge Schulzucht halten. Jedes Kind, das ohne Wissen der Eltern die Schule versäumt, wird mit dem Stock nachdrücklich gezüchtigt, und zwar in jedem Wiederholungsfalle mit zunehmender Strenge. Da ist ein Knabe in unserer Schule, der hat es sich vorgesetzt, um jeden Preis sein Strassenleben festzuhalten. Er hatte auch einmal in einer französischen Schule gesessen und auf die eben erzählte Weise seine Eltern lange getäuscht. Er hatte einen solchen unüberwindlichen Hang zum Strassenleben eingesogen, dass er nicht mehr zu bändigen war. Namentlich war er dem Spiele um Geld mit furchtbarer Leidenschaft ergeben, das von den französischen Jungen auf der Strasse getrieben wird. Das dazu nötige Geld presste er durch Drohung seiner schwachen Mutter ab oder stahl es seinem Vater. Vier Jahre lang hat er es so getrieben. Er galt für einen der verworrendsten Gassenjungen von Paris, hat auch im Gefängnis gesessen, liess sich nun aber nicht mehr greifen, denn er war den Polizeidienern zu schnell und mit allen Schlupfwinkeln zu sehr bekannt. Nun war er 12 Jahre alt und hatte noch nicht das Geringste gelernt. Die furchtbarsten Misshandlungen seines jähzornigen Vaters, ihn zur Schule zu bringen, waren erfolglos. Der ist verloren, so hiess es einstimmig über ihn. Aber sein Heiland hatte ihn noch nicht verloren gegeben. Unser kleines Schulhaus war noch nicht fertig, als der für dasselbe bestimmte Lehrer ankam. So begann er seine Arbeit in den Häusern der Kinder. Ich legte ihm vor allem den Michel, so hiess jener böse Knabe, ans Herz. Er ging täglich

zu einer Stunde in seine Wohnung. wo er bei seiner Mutter zutreffen war, und unterrichtete ihn dort mit aller Liebe im Lesen und erzählte ihm etwas aus der Bibel. War Michel einmal weggelaufen und musste er umsonst kommen, so schalt er nicht, fragte auch nicht, wo er gewesen, sondern setzte das nächstemal in derselben Freundlichkeit seinen Unterricht fort, das rührte des Jungen Herz. Er fasste ein Zutrauen zu dem Lehrer. Als die Schule fertig war, glaubte dieser es nun wagen zu können, ihm den Unterricht in der Schule zu erteilen. Er war unter den Erstlingen unseres Hügels. Es wurden ihm nun aber mit den andern Kindern die strengsten Strafen angekündigt, im Falle er die Schule versäumte. 8 Tage lang kam er regelmässig zum Staunen aller, die ihn kannten, dann lief er aufs neue davon. Seine alten Kameraden, die ihm auf dem Wege aufgepasst, gewannen den Sieg. Er kam nachts nicht heim, sondern erst den andern Morgen, wenn der Vater auf Arbeit gegangen war. Wir hatten es aber eingerichtet, dass er alsbald im Hause gegriffen und von einem starken Manne zu uns gebracht wurde. Nun wurde er hart gezüchtigt, er versprach das Beste, aber es war ihm nicht ernst. Er lief bei nächster Gelegenheit wieder davon und erklärte uns nun öffentlich den Krieg, er wollte sein wildes Strassenleben fortsetzen. Doch weil es Winter war, kehrte er immer wieder nach längerem Umhertreiben zu seiner Mutter zurück, und diese sonst schwache Frau blieb sich treu, ihn uns jedesmal wieder auszuliefern. Fünfmal lief er davon und fünfmal musste er seine Strafe leiden, die jedesmal sehr verstärkt wurde. Wir taten aber ausser dem Schlagen auch noch etwas anderes für den armen Knaben, und siehe, als er zum fünften Male gezüchtigt war, da brach sein Trotz völlig. Von nun an kam er regelmässig, setzte allen seinen Fleiss ans Lernen, holte die meisten Kinder ein und war mit unter den Ersten, die triumphierend mit der Bibel unter dem Arm heingingen und zu Hause ihren Eltern die Aufgabe zum folgenden Tage vorlasen. ("Ich danke doch dem Lehrern dass er so hart geschlagen hat", hat er nachher öfters geäussert - "ich wäre sonst noch ein Gassenbube.") Das Evangelium offenbarte auch seine Kraft an seinem Herzen, und seine wilden, abschreckenden Gesichtszüge veränderten sich merklich. Das Leiden und Sterben unseres Heilandes ward seinem Herzen teuer. Die Passionszeit war eine gesegnete Zeit für ihn. Es war am ersten Ostertag, da kam er von der Kirche mit seiner Mutter auf unseren Hügel; während ich mit der Mutter redete, sah er lange Zeit nachdenklich einen Rosenstock an, der mit vielen spitzen Dornen besetzt war. "Mutter", fing er mit einmal an, "solche Dornen hat man dem Herrn Jesus um sein Haupt getan". Und dann korrigierte er sich selbst und sagte: "Nein, Mutter, diese Dornen sind noch gar nichts gegen die, welche unser Herr Jesus getragen hat." So beschäftigten doch jetzt die Schmerzen, die sein Heiland für ihn erduldet, die Gedanken dieses armen Knaben, dessen Herz kurz zuvor nur mit lauter Schmutz und Unrath angefüllt war. Als er neulich einmal plötzlich von einem heftigen Unwohlsein befallen wurde, da dachte er gleich ans Sterben, sagte aber zu seiner Mutter: "Mutter, du glaubst nicht, wie ich jetzt so gern sterbe. - Es kann sein, dass der Herr ihn bald zu sich ruft, denn seine Gesundheit ist durch sein langes unordentliches Leben untergraben. Seit der Entlassung der Konfirmanden ist er nun der Erste in unserer Schule. Uebrigens möchte ich noch gern sagen, dass wir keineswegs glauben, es sei alles mit ihm überstanden, dass wir dem Heiland wohl danken, dass er ein gutes Werk angefangen hat in diesem armen Kinde, aber auch zittern, dass die Stunden der Versuchung mit neuer Gewalt über ihn hereinbrechen könnten. Das haben wir bei verschiedenen Kindern schon erlebt. Eins der Konfirmandenkinder selbst, ein Mädchen von 13 Jahren, das ebenfalls der Eltern Unkenntnis der französischen Sprache benutzend, Monate lang statt in die französische Schule zu gehen, sich in schlechter Gesellschaft umhergetrieben hatte, und das nun in der deutschen Schule einen guten Anfang machte, hat plötzlich alle Bande zerrissen und sich blindlings in die äusserste Schande und den tiefsten Schlamm hineingestürzt. An den übrigen 8 Konfirmanden, den Erstlingen unserer deutschen Schule, die zu Pfingsten zum ersten Mal zum Tisch des Herrn getreten sind, habe ich die

Freude, dass sie bis jetzt fleissig zur Kirche kommen, auch unsern Hügel noch lieb haben und ihn aufsuchen, so oft sie können. (Ich nehme das gern als Zeichen, dass sie auch den noch lieb haben, den sie dort kennen gelernt haben - Christum - .) Ehe sie von unserer Schule schieden, haben alle Kinder noch einen Spaziergang mit ihnen gemacht, in die grünen Berge hinaus, draussen vor dem Tor, haben ihnen Kränze geflochten und alle ihre liebsten Lieder noch einmal gesungen. Dann sind wir heimgesogen, haben noch einen kleinen Gottesdienst in der Schule gehabt, die scheidenden Kinder haben ihre Namen und ihre Geburtstage in ein Gedenkbuch geschrieben, und die zurückbleibenden haben versprochen, für ein jedes in der Schule an seinem Geburtstage besonders zu beten, dass es dem Heilande treu bleiben möchte. Für den Augenblick, das bin ich gewiss, war es diesen Kindern ernst, dass sie demselben angehören wollten, ach aber man weiss ja, wie wenige treu erfunden werden, auch in Deutschland und nun erst in Paris! Es reicht nicht aus zu fragen: wo sind aber die neune? man muss nach den 99 fragen. Wie mag es damit im Ravensberger Lande stehen?

Was unsere besondere Hoffnung gewesen ist bei der Gründung der deutschen Schule, das hat sich nun auch schon anfangsweise erfüllt, nämlich der gesegnete Einfluss auf die Eltern der Kinder. Alle Kinder, die lesen können, und die meisten können's längst, bekommen täglich einen Abschnitt aus der Bibel zu Hause zu lesen auf, ebenso täglich einen Gesangbuchvers auswendig zu lernen. Sie lesen und lernen nun zum Teil in Gegenwart der Eltern und bitten die Eltern, ihnen die Aufgabe abzuhören. Ebenso ist es mit dem kleinen Katechismus Luthers, den sie zu Hause lernen. Wie manche Bibel ist nun wieder zu Ehren gekommen, die vielleicht seit Jahren nicht aufgeschlagen war, und ich bin gewiss, dass das stammelnde Wort aus dem Munde der Kinder mancher gottvergessenen Elternherzen ein Stachel wird, gegen den es doch nicht gut löcken kann.

Im vergangenen Frühjahr waren viele Schulkinder krank an den Masern, die sehr bösartig waren. Das hat auch Segen gebracht, indem die Not um das Leben der Kinder unsern Besuchen und dem Worte der Wahrheit Eingang verschaffte. Ein kleines Mädchen von 5 Jahren machte mir besondere Freude. Es hatte in der Schule immer ein für sein Alter reifes Verständnis und eine entschiedene Freude an Gottes Wort an den Tag gelegt. Nun in der Krankheit, die todesgefährlich war, wurde dieses recht deutlich, sie wollte auf keine andere Weise unterhalten sein, als mit himmlischen Dingen. Als ich mit der Mutter von dem Arzte sprach, da schüttelte die Kleine mit dem Kopf und sagte: "Der Herr Jesus soll mein Arzt sein". Und als die Mutter fragte: "Meinst du, dass der Doktor dir nicht helfen kann?", antwortete sie: "doch, aber der Herr Jesus kann besser helfen." Am meisten freute sie sich, wenn ein geistliches Lied angestimmt wurde, dann leuchtete ihr Auge und sie vergass alle Schmerzen. Auch im Schlaf beschäftigte sie sich mit den Liedern, die sie in der Schule hatte singen lernen. Einmal sagte sie ganz deutlich aus dem Liede: "Liebster Jesu, wir sind hier", mit dem gewöhnlich die Schule anfängt, die Worte: "dass die Herzen von der Erde ganz zu dir gezogen werden."

Nun, ich weiss nicht, ob diese Worte gerade den Anstoss dazu gegeben haben, aber doch sind sie einige Zeit darnach bei dem Vater des lieben Kindes in Erfüllung gegangen, der bis dahin noch auf beiden Seiten gehinkt hatte, nun aber in eine solche Not geriet, ob sein Glaube auch rechter Art sei und ob sein Herz auch ganz dem Heilande gehöre, dass er kam und mit Tränen seinen Kummer klagte. Er ist ein armer Arbeiter in den Steinbrüchen, der sich um seines Bekenntnisses willen schon viel Spott und Hohn von seinen rohen, katholischen Kameraden hat gefallen lassen müssen.

Ein einziges Schulkind unter den damals erkrankten ist gestorben. Es war auch ein recht liebes Kind, ein Mädchen von 7 Jahren. Es bekam ein Unterleibsleiden und hat drei Monate lang recht bitter leiden müssen. Es war so gerne in der Schule gegangen. So oft es anging, musste es seine

Mutter auf seine Bitten auf den Hügel tragen, um die Mittagsstunde, wenn die Kinder spielten. Dann machten wir ihm ein Lager zurecht auf einem Lehnstuhl, und die Kinder schlossen einen Kreis um es herum und spielten und sangen ihm die Lieder vor, die es am liebsten hören möchte. Dann lächelte es wehmützig zwischen seine Tränen hindurch, denn seine Schmerzen waren gewöhnlich sehr gross. Es freute sich sehr, so oft man kam, mit ihm zu beten, und es betete selbst regelmässig des Morgens und des Abends. Sein letzter Kummer war am Abend vor seiner Todesnacht, da seine Schmerzen sehr gross waren: Mutter, ich kann nicht mehr beten, bitte, bete du für mich. Unsere Kinder haben es zu Grabe geleitet, der Kirchhof ist nur wenige hundert Schritt von unserem Hügel entfernt. Ich bat den Leichenkommissar, ob er wohl uns erlauben wolle, ein Lied anzustimmen, und so stimmten wir denn an: "Jesus meine Zuversicht", das ist vielleicht nie auf einem Pariser Kirchhof vernommen worden, dann redete ich über die Worte Offenb. 7, 13 ff. Wer sind diese mit weissen Kleidern angetan? usw. und sagte den Kindern: dass die kleine Maria Kerbel ihnen nun den Weg gezeigt, wie man zu den Palmen und zu dem weissen Kleide komme, nämlich unter grosser Trübsal festbleiben im Glauben an unsern Herrn Jesus, dessen Blut rein wäscht von aller Sünde; denn daran hatte die kleine Maria ja wirklich fest geglaubt. Es waren auch viele Katholiken mitgekommen, deutsche, die unser Singen und Beten verstehen könnten. Da hörte ich, wie sich beim Weggehen etliche unterredeten: "Es sind doch Christen", sagte eine Frau, "ja, es sind echte Christen, so etwas hört man in unserer Kirche nicht." Die Jesuitenpriester sagen ihnen nämlich unaufhörlich, dass wir keine Christen seien. So müssen unsere Kinder auch dazu helfen, dass unter dieser armen, unwissenden Menge aus der katholischen Kirche das Wort vom Kreuz Eingang findet.

Es sind der Geschichten nun wohl genug, doch kann ich mich nicht enthalten, noch kurz des Heinganges eines andern lieben Kindes Erwähnung zu tun, das nun freilich nicht in unserer Schule (es war erst kaum 4 Jahre alt), sondern in seinem gottesfürchtigen Elternhaus sei zum Himmelreich gereift ist. Die Familie, der dies Kind angehörte, ist eine der treuesten in unserer deutschen Gemeinde der nördlichen Vorstadt. Sie ist ein lebendiger Beweis, dass, wo nur der Herr Christus mit ganzem Ernst zum Hausfreund gewählt wird, sich auch ein seliges Hauswesen herstellen lässt, selbst mitten in der vergifteten Luft von Paris. Acht liebe Kinder konnte man da bis vor kurzem mit den Eltern um den Mittagstisch sitzen sehen, alle frisch und blühend, und von einem jeden konnte man sagen, wie von den beiden Eltern, es hat den Herrn lieb. Der älteste Knabe, der im vorigen Jahre konfirmiert ist, zeichnet sich durch eine besondere Entschiedenheit aus im Dienst und Bekenntnis des Herrn. Er hat eine gute Stelle in einem Handelshause bekommen, so dass er seine Eltern schon unterstützen konnte, aber nun fing sein Prinzipal an, hier und da und immer mehr und mehr Sonntagsarbeit von ihm zu verlangen. Er kämpft einige Wochen, sein Vater selbst zittert ein wenig vor einer entschiedenen Weigerung, da man nicht absehen konnte, wann und wie der Sohn wieder eine so gute Stelle erlangen könne. Dieser aber brach durch, erklärte seinem Prinzipal, er könne es nicht mit seinem Gewissen vereinigen, Sonntags zu arbeiten, er möge ihm verzeihen. Allein der Prinzipal kündigte ihm nun wirklich. Aber siehe, noch vor Ablauf der Kündigungszeit ward ihm eine nicht nur eine Stelle angetragen, in der er den Sonntag ganz frei hatte und früh schon in der Sonntagsschule helfen konnte, sondern das Gehalt war selbst bedeutend höher als das frühere. Dieser Glaubenssegens ihrer Kinder gereichte den Eltern zu einer rechten Glaubensstärkung. Also aus dieser Familie ist das jüngste Kind, auch ein Mädchen, in diesem Frühjahr heimgegangen. Man konnte abnehmen an der ungewöhnlichen geistigen Reife des Kindes, dass es nicht lange auf Erden zu bleiben brauche. Sein Kampf mit seiner sündlichen Natur war nicht leicht, aber es ergriff alle Zeit seines Heilandes Hand und siegte. "Der sieht es," sagte es zu sich selbst, wenn es unartig war, indem es auf das Christusbild an der Wand deutete. "Kinder, die den Herrn

Jesus nicht lieb haben, kommen in die Hölle," konnte es mit einer schneidenden Bestimmtheit zu seinen Geschwistern sagen. Ebenso bestimmt und von Herzensgrunde kommend klang seine Antwort auf die Frage: hast du Jesum lieb? "Ja, von ganzem Herzen." Es hatte sich zur strengsten Regel gemacht, dass sein Erstes und Letztes am Tage ein Gespräch mit seinem Heiland sein müsse. Nicht einmal seiner Mutter meinte es guten Morgen wünschen zu können, ehe es dem Herrn Jesu den Morgengruss gebracht. "Nini kann dir ja noch nicht guten Morgen sagen, liebe Mutter", klagte sie einmal, als diese es grüssend aus dem Schlaf weckte, "Nini hat ja noch nicht gebetet." Einige Wochen vor Ostern erkrankte es an einem Halsleiden und litt recht schmerzlich. Die Besuche an seinem Krankenbettchen waren für mich Erquickungsstunden, so gross war die Willigkeit zum Hingeben bei den Eltern und die Freudigkeit zum Scheiden bei dem Kindlein. Am Karfreitag nach der Abendstunde sah ich es zum letzten Mal. Eltern und Geschwister standen um das Bettchen her. Wir beteten miteinander. Die Kleine hatte die Augen geschlossen, konnte auch nicht mehr reden. Aber als ich mich nun über sie niederbeugte, und sie noch einmal fragte: Nicht wahr, du hast den Heiland lieb? da schlug sie leicht nickend und selig lächelnd die Augen auf und ich bekam ein Paar Augen zu sehen, so voll Himmelsglanz und Himmelsfrieden, so unbeschreiblich freundlich, dass ich meine, nie in meinem Leben etwas Schöneres gesehen zu haben. Es war mir wie ein Blick in die zukünftige Welt; habe auch nie in meinem Leben ein solch fröhliches Osterfest gefeiert, weil nie meine Gewissheit so gross war in mir wie nun, dass wir einen lebendigen Heiland haben. Denn das war mir klar, dass der Heiland leben müsse, der denen, die ihn lieb haben, und wäre es ein schwaches Kindlein, so wunderbar durch des Todes Türe helfen kann. Das liebe Kind muss wohl selbst etwas von der Herrlichkeit, von der Verklärung in das Bild seines Heilandes zu schauen bekommen haben, die bei ihm schon im Diesseits begann. "O Mutter, wie ist deine Nini schön," lispelte sie wenige Stunden vor ihrem Ende, und da konnte nur von himmlischer Schönheit gemeint sein. Am Ostermorgen um 7 Uhr ist sie sanft und selig eingeschlafen. Ich werde es nicht vergessen, wie ihr Vater nach dem Gottesdienst zum Kirchtrat trat, und während dicke Tränentropfen über seine Wangen liefen, doch mit einem freudestrahlenden Angesicht sagte: "Unser Mariechen feiert heute Ostern im Himmel." - O, es tut wohl, so etwas in einer Stadt zu erleben, wo das Geschrei des grossen Haufens unablässig lautet: Es gibt keinen Gott, es gibt keinen Himmel, es gibt keine Auferstehung und darf keine geben.

Doch ich habe Sie nun lange genug ermüdet. Es soll auch für ein Jahr lang genug sein, wenn ich übers Jahr wieder einige Feiertage habe, will ich weiter erzählen. Sie werden sich doch nun ein kleines Bild machen können, wie es bei uns zugeht, Sie werden doch den Eindruck bekommen haben, dass, wenn Paris auch ein Sodom ist, doch noch mehr als 10 Gerechte darin übrig sind, ja hoffentlich mehr denn 7000, die ihre Kniee noch nicht gebeugt haben vor Baal, und dass darum der Herr auch noch Gedanken des Friedens über diese Stadt hat. Ja wahrlich, Deutschlands Christen haben etwas anders in Paris zu tun und für Paris zu tun, als wie ich hier wohl gehört, dass es unsere Aufgabe sei, nämlich es mit Feuer und Schwert zu vertilgen. Sie sollen sich vielmehr rüsten, und ausziehen, zu treiben das Evangelium des Friedens, kräftiger und reichlicher als es bisher geschehen ist. Es ist noch Gnadenzeit, denn das Evangelium steht die Tür weit und ungehindert offen, und es sind gewiss noch viele Sünder da, die sich zur Busse rufen lassen und die zugreifen, wenn ihnen Vergebung der Sünden im Namen Jesu angeboten wird. Und sollten unter den Grossen auch die meisten die Einladung zurückweisen, so sind doch unter den Kleinen viele, sehr viele, die so gerne kommen, des bin ich selbst ein fröhlicher Zeuge. Aber leider konnten ihrer so viele noch nicht eingeladen werden aus Mangel an Kraft und an Glauben. Möchten die lieben Freunde daheim treu bleiben in der Fürbitte und Handreichung, dass dieser kleinen noch irre laufenden Schäflein recht bald viele aufs neue können herzugeladen werden zum guten

Hirten, ehe es zu spät ist. In Paris muss man eilen, der böse Feind ist hier gar zu schnell und hat die Kinder schon früh in seiner Gewalt. Inzwischen danken wir dem Herrn von Grund unsers Herzens für alle unverhoffte und unverdiente Gnade, die er uns in diesem ersten Jahr erwiesen, und sprechen mit David: Wer sind wir Herr, Herr, dass du uns bis hierher gebracht hast?

Ihr noch unbekannter aber im Herrn verbundener und bekannter

Wolff Bodelschwingh

Doch ich habe Sie nun lange genug erwidert. Es soll auch für ein Jahr lang genug sein, wenn ich über Jahr wieder einige Festsätze habe, will ich weiter erzählen. Sie werden sich doch nun ein kleines Bild machen können, wie es bei uns zugeht. Sie werden doch den Eindruck bekommen haben, dass wenn Paris auch ein Sodom ist, doch noch mehr als 10 Gerechte darin übrig sind, ja hoffentlich mehr denn 7000, die ihre Kniee noch nicht gebeugt haben vor Baal, und dass darum der Herr auch noch Gedanken des Friedens über diese Stadt hat. Ja wahrlich, Deutschlands Christen haben etwas anderes in Paris zu tun und für Paris zu tun, als wie ich hier wohl gefürchtet, dass es unsere Aufgabe sei, nämlich es mit Feuer und Schwert zu vertilgen. Sie sollen sich vielmehr rüsten, und ausziehen, zu treiben das Evangelium des Friedens, kräftiger und reichlicher als es bisher geschehen ist. Es ist noch Gnadenzeit, denn Evangelium steht die Tür weit und ungehindert offen, und es sind gewisse noch viele Sünder da, die sich zur Buße rufen lassen und die zugreifen, wenn ihnen Vergeltung der Sünden im Namen Jesu angeboten wird. Und sollten unter den Grossen auch die meisten die Erlösung zurückweisen, es sind doch unter den Kleinen viele, sehr viele, die so gerne kommen, das bin ich selbst ein fröhlicher Zeuge. Aber leider konnten ihrer so viele noch nicht eingeladen werden aus Mangel an Kraft und an Glauben. Möchten die lieben Freunde daheim treu bleiben in der Frömmigkeit und Handreichung, dass dieser Kleinen noch ihre lautenden Schreie kein recht bald viele neue können herbeigeführt werden zum Guten